

# La Destruction de Louvain

(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

## Louvain (Leuven), mercredi 26 août (1914)

Mon premier informateur poursuit son récit de la façon suivante :

Le matin du mercredi 26, vers 11 heures, j'ai entrouvert la porte et, apercevant un soldat allemand, je lui ai demandé s'il était encore dangereux de tenter de fuir.

- *Non – m'a-t-il répondu –, mais préparez-vous rapidement, parce que la ville va être bombardée vers 15h. Il y a des trains pour Liège et vous pouvez partir ...*

Nous avons fait nos valises, croyant, via Liège, pouvoir gagner la Hollande, et nous sommes sortis.

Nous étions à peine arrivés sur la place de la gare que les soldats allemands se sont précipités sur nous avec une brutalité inouïe, bousculant ma mère et la servante, et nous assénant des coups de crosse et de pied mon père et moi. Je dois souligner que mon père est un vieillard de septante-quatre ans !

Ma mère et la servante ont été conduites à proximité de l'entrée de la gare, où il y avait déjà une cinquantaine de femmes, surveillées par des soldats armés. On nous a mis, mon père et moi, avec une trentaine de civils, sur deux rangs. A plusieurs reprises, lorsqu'un de ces barbares est passé à notre hauteur, il

nous a fait lever les mains et nous a laissés ainsi pendant de longues minutes.

J'ai alors vu que débouchaient, de toutes les rues qui donnent sur la gare, des hommes et des femmes, tenant des enfants dans leurs bras ou par la main, conduits par des soldats qui leur faisaient former de petits groupes. J'ai vu asséner des coups de pied et de crosse à des vieillards qui ne marchaient pas assez vite au gré de ces brutes.

Les hommes se trouvaient d'un côté, les femmes de l'autre, et il n'y a rien de plus douloureux que cette séparation surtout quand personne ne se fait des illusions sur son sort ... Les Allemands, en effet, répétaient avec insistance que nous allions tous être fusillés et, avec des raffinements de cruauté, ils prenaient un malin plaisir à le déclarer aux groupes de femmes et d'enfants. Il est impossible de décrire l'horreur de cette scène.

Entretemps, l'incendie se propageait avec fureur. A chaque instant, de nouveaux pâtés de maisons étaient gagnés par le feu. Nous devions rester immobiles et, chaque fois que nous tentions de tourner la tête, nous recevions un effroyable coup de crosse dans le dos ou sur la pointe des pieds ...

On nous a ensuite répartis dans deux files, le visage tourné vers l'entrée de la gare (c'est-à-dire, tournant le dos à la ville). Un peu plus loin, j'ai vu sur la place deux cadavres de civils fusillés. Les soldats nous les montraient, en nous laissant entendre que le même sort nous attendait. On a commencé par leur distribuer des

cartouches et, ensuite, ils nous ont attachés les mains derrière le dos avec une corde très fine, qu'ils serraient bien fort, au point qu'elle pénétrait dans les chairs. Nous étions convaincus que notre dernière heure était venue. Les femmes et les enfants, à quelques mètres de nous, assistaient au spectacle. C'était à devenir fou ...

On nous a tout à coup ordonné de franchir la grille qui donne accès au dépôt de marchandises. Il y avait là une vingtaine de camions militaires chargés et on a précipité un civil sur le chargement de chacun d'entre eux. J'ai vu des vieillards, projetés de la sorte, qui retombaient le visage dans les caisses ...

Pendant cette scène, tous les soldats allemands, et particulièrement les officiers, nous injuriaient en recourant de préférence aux mots « *Schweinen* » (porcs) et « *Schweinehunden* » (salauds).

Les camions ont fini par se mettre en marche, sortant par la porte de Malines en direction de Herent. On combattait non loin de là. On apercevait des cadavres de fusillés à chaque coin. J'en ai vu un le long du canal, sous un wagon : il avait sûrement été tué alors qu'il essayait de fuir, parce qu'il tenait encore en mains un petit paquet de vêtements.

Les soldats qui surveillaient le convoi nous disaient également à tout bout de champ que nous allions être fusillés.

Le spectacle était également horrible en dehors de la ville, sur la chaussée de Malines : de nombreux cadavres gisaient sur le bord de la route et plusieurs maisons avaient brûlé.

En arrivant à Herent, on nous a libérés ...

J'ai regagné Louvain pour aller rechercher ma mère, que je savais prisonnière à la gare. J'ai parcouru le chemin complètement seul. On ne peut pas imaginer comme c'est terrible de traverser une ville qui est en train de brûler, jonchée de cadavres de civils, de chevaux morts et de débris de toutes sortes, sans trouver âme qui vive.

En atteignant la gare, j'ai encore aperçu plusieurs groupes de civils prisonniers, entourés de soldats. Un homme jeune, attaché en croix à un réverbère, comme un Christ, semblait mort. Cela faisait douze heures qu'ils le maintenaient dans cette position. Ils devaient le fusiller le lendemain ... Le malheureux était tellement exténué qu'il ne pouvait même plus remuer la tête ...

Une sentinelle m'a dit que nombre de femmes et d'enfants avaient été envoyés en Allemagne. Elle m'a conduit à la gare, où j'ai vu une centaine de femmes et d'enfants, exposés à tous les vents, entourés de fils de fer barbelé et de gardes. On n'entendait que des sanglots parce qu'on leur avait dit que tous les civils venaient d'être fusillés. Ils grelottaient de froid. Dans le groupe, il y avait un bébé de deux jours, dont la mère avait été tuée ...

J'ai eu la chance de retrouver la mienne.

Vers onze heures, il a commencé à pleuvoir et on nous a fait entrer dans une dépendance de la gare qui servait d'étable ...

\* \* \*

L'autre témoin oculaire raconte la même journée de la façon suivante :

Le mercredi, à deux heures de l'après-midi, nous avons vu que les Allemands défonçaient la porte de notre voisin M. de Backer, et qu'ils mettaient le feu à sa maison. Nous avons alors pris la fuite tous ensemble, nous coulant le long des murs, dans le but de gagner la propriété de Ecking, qui, isolée et ayant une issue donnant sur la rue Juste Lipse, semblait nous offrir la plus grande sécurité.

D'autres voisins nous ont rejoints, parmi lesquels messieurs Feyarts et Sterck ; nous étions quelque quarante personnes : dix hommes et, le reste, des femmes et des enfants.

En atteignant le quatrième jardin et, alors que M. y Mme. Mans étaient encore à califourchon sur la clôture, les Allemands nous en ont fait sortir et, nous mettant en joue, ils nous ont rejoints, nous intimant l'ordre de lever les mains. Nous avons dû laisser tomber tout ce que nous emportions et cela resta sur le sol. J'ai perdu une cassette avec les bijoux de famille, des documents et de l'argent.

Notre maison venait d'être incendiée et, en quelques instants, nous avons vu disparaître le fruit de toute une vie de travail et d'économie, et cela, avec la perspective d'être fusillés sans pitié ...

Los Allemands nous ont fait passer par le couloir d'une maison entièrement incendiée et nous ont obligé à marcher, les bras levés, en nous donnant des coups de crosses, jusqu'à la place de la Gare, où



ils ont mis les femmes d'un côté, les hommes d'un autre. J'ai été séparé de mon épouse et de mon fils, que je n'ai pas revus avant plusieurs jours ...

Les Allemands nous ont placés par rangs de cinq et annoncé que nous allions être fusillés.

Ils nous ont gardés là pendant environ une heure et ont, ensuite, divisé le groupe en deux, laissant une partie sur la place de la gare et emmenant l'autre. J'ai vu plusieurs de mes compagnons de captivité attachés sur des automobiles et autres véhicules.

On nous a dirigés, via le boulevard de Diest, le canal et la route de Malines, vers Herent. En chemin, j'ai vu des cadavres de civils, presque tous la tête en bas, avec des liens en tissu. On voyait qu'ils avaient été tués alors qu'ils fuyaient, de coups de fusil dans le dos.

Tous ces corps étaient déjà gonflés comme des outres.

Depuis la route de Malines, j'ai vu que toutes les maisons brûlaient au loin, vers Herent, et mes yeux se sont arrêtés sur l'inscription flamande "*Dieu nous préserve de guerre et d'épidémie*" de la petite

chapelle érigée en mémoire des morts de 1830.

En approchant d'Herent, nous avons vu que le village était complètement incendié. Il y avait parmi les prisonniers plusieurs vieillards d'âge très avancé, qui cheminaient difficilement, un enfant de douze ans et nombre de personnes de la bonne bourgeoisie de Louvain.

Nous avons coupé à travers champs parce que la route est impraticable en raison des maisons et granges qui brûlent des deux côtés et qui, dans l'obscurité de la nuit, qui est déjà tombée, constituent un spectacle terrifiant.

Vers dix heures, on nous ordonne de faire halte dans un champ, où nous allons passer la nuit. On a choisi le terrain le plus boueux et on nous oblige à nous y coucher.

Nous passons la nuit à cet endroit, sous une pluie ininterrompue ...

Roberto J. Payró

Copyright, 1982-2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La destrucción de Lovaina (1)* », in LA NACION ; 17/03/1915.

PAYRO ; « *La destrucción de Lovaina (2)* », in LA NACION ; 18/03/1915.

Photo extraite de  
**HANOTAUX**, Gabriel ; **Histoire illustrée de la guerre  
de 1914** ; Gounouilhou, 1915 ;  
Tome 6, Chapitre XVII, page 153.

<http://digicoll.library.wisc.edu/cgi-bin/History/History-idx?type=header&id=History.Hanotaux06>